

roman «qui interroge le sens de l'appartenance – au couple, au pays, au passé, à la langue» (quatrième de couverture), dérouté le lecteur qui ne sait plus à quoi se rattacher.

Seule la prairie, impassible, continue à exercer son pouvoir enchanteur, et les descriptions que nous offre l'auteur témoignent de son grand talent pour capter et transmettre sa vision du pays, où ce paysage, même lorsqu'il est hostile, peut aussi nous émouvoir:

Comment peut-on désirer monter dans le Grand Nord quand on connaît l'implacable saison dans la Prairie, son interminable monotonie de gels, de blizzards, de poudrerie, de neiges jusqu'en mai, comme ce matin? [...] (p. 120)

En somme, ce roman, grâce à un mélange imaginaire de banalité, de philosophie et de poésie, propose un reflet, parfois désolant mais vraisemblable, de notre monde contemporain... En fin de compte, c'est le pauvre Johnny, ce garçonnet délaissé et désœuvré, que nous avons le plus plaint dans cette histoire. Sans être orphelin, il a néanmoins perdu père et mère, et, comme lui, le lecteur sera abandonné à son sort en observant le monde un peu curieux des adultes que nous découvrons dans *L'île au cotonnier*.

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface

**JACK, Marie (1998) *Tant que le fleuve coule, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 107 p.*
[ISBN: 2-921353-52-0]**

C'est en lisant une analyse d'une œuvre de Gabrielle Roy que j'ai pris connaissance des travaux d'une collègue qui se révèle d'une grande perspicacité et d'une sensibilité appréciable. À l'époque, elle signalait ses travaux Marie Bartosova.

Maintenant, Marie Jack vient de publier, aux Éditions des Plaines, un texte de prose poétique, *Tant que le fleuve coule*. Elle nous propose dans son recueil sept récits qui peuvent être lus indépendamment les uns des autres. Pourtant, dès l'abord du deuxième texte, je croyais reconnaître la narratrice du premier

récit, et cette impression s'accroît au fil des pages. *Tant que le fleuve coule* décrivait avec une telle acuité certaines expériences, je me suis demandé s'il n'y avait pas dans cette œuvre des éléments autobiographiques...

Pour en avoir la conscience tranquille, j'ai contacté Marie Jack qui confirma que je n'avais pas eu tort de croire que l'impression de véracité qui se dégageait de l'œuvre était due au fait qu'elle racontait en effet quelques scènes de sa vie. Mais il y a aussi de l'invention, de la fiction, m'a-t-elle précisé.

Ces récits ont comme fil conducteur les souvenirs d'une narratrice qui, comme Marie, a connu la perte, l'exil, la nostalgie, l'espoir et l'amour. Née en Tchécoslovaquie, dans la Moravie du Nord que l'on situe aujourd'hui dans la République tchèque, Marie Jack m'a expliqué qu'elle avait fait ses études primaires et le début d'une année secondaire dans ce pays avant d'être obligée de quitter en 1969 à cause de l'instabilité politique de la région. Outre sa langue maternelle, le tchèque, elle parle le russe, langue dont l'apprentissage était obligatoire, et l'allemand. Elle s'est aussi intéressée au français, qui est rapidement devenue sa langue étrangère préférée, et plus tard, elle a appris l'espagnol. Après avoir passé quatre mois dans un camp de réfugiés en Allemagne, elle est arrivée au Canada où elle a poursuivi ses études en français à Ottawa. Puis ce sera en France qu'elle écrira sa thèse de doctorat qui a pour titre *L'ambiguïté et la fantaisie dans les contes et nouvelles de Marcel Aymé*.

Si je mentionne le titre de sa thèse, c'est parce qu'il me semble que l'ambiguïté et la fantaisie apparaissent comme des constantes dans ce recueil. Ainsi, ce qui m'a déroutée au début m'a finalement beaucoup plu: la pluralité des lectures et des interprétations possibles des différents drames évoqués sont développées autour de thèmes et d'images récurrents.

Ambiguïté parce que le lecteur n'est pas toujours certain de connaître ou de reconnaître un personnage. Parfois, un individu réapparaît dans plus d'un texte, mais ne semble plus avoir la même identité. Ainsi, la mère dont on parle dans le premier récit porte surtout les couleurs sombres, le noir et le marron qui reflètent le deuil qu'elle vit, alors que la mère dans le deuxième texte affectionne particulièrement le violet. De la

même façon, la narratrice semble parfois se confondre au personnage de Bettina que l'on retrouve dans le récit intitulé «Dans une autre vie». Serait-ce son sosie? La grand-mère, dans «Au bout du sentier», porte le prénom Julie et dans «Raconter toutes les villes», une jeune femme, Juliette, intervient momentanément. Est-ce le même personnage, à des âges différents? Il importe peu finalement de pouvoir retracer les filiations ou les relations qui lient les personnages, puisqu'il s'agit avant tout de présences parfois éphémères, mais toujours significatives dans la vie de la narratrice.

Fantaisie aussi parce que nous sommes transportés au gré des sentiments: parfois réalité, souvenirs et rêves s'entremêlent, les images s'effilochent. Tout n'est pas clair: le souvenir peut-il jamais l'être? La structure fragmentée d'une narration intériorisée suit les méandres de la pensée, et il faut, en lisant ce merveilleux recueil, accepter de se laisser emporter par le courant, comme le précise la narratrice:

Le long de la route humide, le fleuve roulait ses eaux sombres qui débordaient ses rives. Vêtue légèrement, une jeune femme marchait en suivant l'eau. Tant que le fleuve coule, semblable à ce flot qui tous les matins se déchaîne en moi, tant qu'il me reconnaît encore et toujours, je pourrai marcher et marcher, songeait-elle [...] (p. 31)

Je suis surtout frappée par l'*exactitude* du sentiment que crée l'écriture. Comment la dure réalité du passé: la guerre, les camps de réfugiés, les amours perdues, la désillusion, comment tout ceci a-t-il pu être tamisé puis rendu avec une telle limpidité? Et grâce à un filtrage habile, ne laisser subsister que l'essentiel: une émotion. Insaisissables mais tangibles, souvent vécues comme un trop-plein, ces émotions fuient devant nous pour soudainement se fixer dans un passage. En rappelant la mort du père, par exemple, la narratrice explique que

Ta vie était un fleuve puissant qui semblait couler vers l'infini. Il a touché l'infini dont je n'ai plus peur [...]

Je rouvre les yeux et je me souviens du vers célèbre d'un poète tchèque: *Encore une fois, nous reviendrons*. Toi, tu le citais souvent. Oui, c'est si vrai au fond, car où que nous soyons et quelles que soient les circonstances, nous revenons inmanquablement, une seule fois encore, quand arrive le jour (p. 56-57).

Le lecteur lui aussi revient sur son passé, immanquablement. La fluidité du style et la pureté des images lui permettent de glisser subrepticement dans le labyrinthe de la mémoire. Comme dans *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera, on comprend que la fatalité, le désespoir et le malheur laissent des traces... mais aussi que la vie est irrépessible, elle se renouvelle, se recrée.

Dans *Tant que le fleuve coule*, des scènes de vie de personnages qu'on a le sentiment d'avoir connus intimement, surgissent comme sur un écran, au ralenti. Sur cette toile, apparaîtront aussi des scènes de villes, comme celle «aux pas perdus», ou du paysage avec ses grands arbres solitaires dans une nature sauvage mais réconfortante. Marie Jack a sciemment choisi de laisser le lecteur avec une dernière image qui est celle de la librairie avec sa richesse inouïe de livres qui ont inspiré la narratrice. Ainsi conclut cette dernière:

Je l'écrirai [cette histoire] pour tous et aussi pour ceux qui sont morts de mort violente. J'écrirai qu'un jour de détresse et de vent amer, je me suis laissée conduire vers cette curieuse maison qui, en tout temps, secrète sa propre lumière.

Il a suffi que je vous rencontre sur ma route pour que je vous invite à la librairie.

Nous irons là-bas comme on va prendre un café (p. 107).

Lisez ce recueil: les images ne s'évanouiront pas une fois que vous aurez fermé le livre.

Lise Gaboury-Diallo

Collège universitaire de Saint-Boniface

LEGAULT, Suzanne et SILVER, Marie-France (1995)
Vierges folles, vierges sages: kaléidoscope de femmes canadiennes dans l'univers du légendaire, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 278 p.
[ISBN: 2-921353-32-6]

Destiné à un public de non-spécialistes, ce livre d'un abord facile cherche à mettre en évidence la richesse de l'héritage féminin au Canada. Sont traités dans trois parties différentes des personnages historiques, littéraires et